

Introduction

« Pars, pars tout de suite sans regarder en arrière... Regagne ce monde maudit... Dans ce coffret, il y a des papiers... tu les publieras... Il faut que l'on sache qui j'étais... il faut que l'on apprenne comment je me suis vengé... »

Maurice CHAMPAGNE, *L'Île du solitaire*, 1913.

Il y a devant moi, accroché au mur, un petit gouvernail de bois, un baromètre dont l'aiguille est figée sur « Variable ». Gouvernail, en breton, se dit *stur*, et ce mot résonne particulièrement là où je suis, dans le bureau d'Olier Mordrel, qui anima entre 1934 et 1943 une revue baptisée de ce même nom. Cette publication – « revue doctrinale officieuse du mouvement ¹ » selon son propre créateur – se proposait, entre autres, d'animer un laboratoire idéologique, un creuset intellectuel d'où devait surgir un cap tout tracé pour une Bretagne rénovée. L'éphémère revue concurrente, publiée en 1938 par les frères Delaporte, *War-du ar Pal*, « Vers le but » en français, établissait également le cap vers une route au but lointain, titre d'un roman de la militante Jeanne Coroller publié dix ans plus tôt ². Peu après, Youenn Drezen écrivait, dans *Kan da gornog* : « *Netra na den ne vir ouzimp kerzout war-du ar pal* ³. »

Les gens qui animaient ces publications s'étaient tous illustrés dans *Breiz atao*, successivement organe du Groupe régionaliste breton, de l'Union de la jeunesse de Bretagne, du Parti autonomiste breton, et du Parti national breton. Le nom de *Breiz atao!* devait à l'origine être la traduction par un néo-bretonnant de « Bretagne toujours ⁴! », mais sa traduction littérale serait plutôt « Bretagne constamment », ce qui témoigne, non pas d'une obsession paralysante ⁵, mais bel et bien d'une détermination et d'un engagement indéfectibles qui, effectivement, ne se démentirent jamais. Tant et si bien qu'en 1975, après avoir traversé la France, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, l'océan Atlantique, l'Argentine, être revenu en Europe, avoir vécu en Espagne pour finalement s'installer dans le pays bigouden, Mordrel continua, à longueur de pages, de tracer sa *voie bretonne*, « en dehors des recettes fournies par les doctrines politiques des différentes écoles françaises ⁶ ». En 1989, près d'un demi-siècle après la dissolution du PNB, un

1. MORDREL O., *Breiz atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, Paris, A. Moreau, 1973, p. 186.

2. DANIO C., *La Route au but lointain*. Announ, Saint-Brieuc, O.-L. Aubert, 1927.

3. « Rien ni personne ne nous empêche de marcher vers le but. » DREZEN Y., *Kan da gornog*, Brest, Skrid ha skeudenn, 1932.

4. MORDREL O., *Breiz atao ou Histoire et actualité du nationalisme breton*, op. cit., p. 7, note 1.

5. MORVAN F., *Le Monde comme si. Nationalisme et dérive identitaire en Bretagne*, Arles, Actes sud, 2002, p. 199.

6. MORDREL O., *La Voie bretonne*, Quimper, Nature et Bretagne, 1975, p. 109-110.

ancien militant affirma à Raymond Delaporte, jadis chef du parti, qu'il était resté son guide, ainsi que celui des jeunes, sur la route vers le but final⁷. On ne saurait mieux affirmer une direction choisie, consentie, assumée vers un point aussi fixe que flou.

Pourtant, la majorité des études actuelles portant sur le mouvement breton des années 1930 et de la Seconde Guerre mondiale conclut sur une dérive de ce mouvement. Il s'agira ici de la « dérive fasciste », et là de la « dérive droitière », ailleurs d'une « dérive identitaire » ou encore des « dérives inexcusables⁸ » du mouvement breton. Or, il faut le dire clairement : il n'y a pas eu de dérive de ce mouvement, ni pendant les années trente, ni pendant la Seconde Guerre mondiale.

L'idée de dérive du mouvement breton découle de la conviction qu'il n'existait pas de pente naturelle menant de l'autonomisme au fascisme. C'était donc fatalement une dérive qui l'y avait conduit⁹. Dans cette optique, la dérive est entendue comme déviation par rapport à une route prévue, à une destinée tracée, et sous-entend une prédestination des itinéraires politiques¹⁰. Or Marc Bloch l'avait dit en son temps : « L'histoire est, par essence, science du changement », avant de poursuivre, « sur ses feuilles de recherche, les lignes, dont les faits écoulés lui dictent le tracé, ne sont jamais des droites ; elle n'y voit inscrites que des courbes¹¹ ». Autrement dit : il n'y a pas de pente naturelle qui mène où que ce soit, ni au fascisme, ni même ailleurs. Partant, il ne peut y avoir eu de dérive du tout.

En fait, cette idée de dérive s'inscrit dans un débat qui dépasse la question bretonne et caractérise nombre d'études concernant les années 1930-1940. On évoque ici « la grande dérive » des pacifistes¹², ou encore la « dérive intellectuelle et morale » d'un intellectuel non-conformiste¹³, ailleurs les « dérives collaborationnistes¹⁴ », plus loin la « dérive fasciste » de Déat, Doriot et Bergery¹⁵, ou des autonomistes¹⁶. Dans les années 1980, à la faveur des travaux de Zeev Sternhell, s'est posée la question de l'existence d'un fascisme français. La polémique opposait les tenants de la « thèse immunitaire » pour qui la France était « allergique au fascisme », à ceux pour qui la France n'avait pas été épargnée par le système dont ses voisins faisaient l'expérimentation¹⁷.

7. CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Yann Bouëssel du Bourg à Raymond Delaporte, 22 mai 1989.

8. PORHEL V., « Parcours d'un autonomiste breton (1976-1979) », in BOUGEARD C., PORHEL V., RICHARD G. et J. SAINCLIVIER (dir.), *L'Ouest dans les années 68*, Rennes, PUR, 2012, p. 207 ; MORVAN F., *Miliciens contre maquisards*, Rennes, Ouest-France, 2010, p. 201 ; CADIOU G., *EMSAV dictionnaire critique, historique et biographique*, Spézet, Coop Breizh, 2013, p. 55 (cet ouvrage ne compte pas moins de 24 occurrences du mot « dérive », véritable leitmotiv sur quelque 430 pages) ; MORVAN F., *Le Monde comme si. Nationalisme et dérive identitaire en Bretagne*, op. cit. ; DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », in BOUGEARD C. (dir.), *Bretagne et identités régionales pendant la Seconde Guerre mondiale*, Brest, CRBC, 2002, p. 151 et 161.

9. ARZALIER F., *Les Perdants*, Paris, La Découverte, 1990, p. 15 et 65.

10. DROUIN J.-C., « Georges Valois et le Cahier des États Généraux (1923-1925) », in MERLIO G. (dir.), *Ni gauche ni droite. Les chassés-croisés idéologiques des intellectuels français et allemands dans l'entre-deux-guerres*, Bordeaux, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 1995.

11. BLOCH M., *L'Étrange Défaite*, Paris, Gallimard, 1990 pour l'édition utilisée, p. 150.

12. BIONDI J.-P. et J.-J. BECKER, *La Mêlée des pacifistes (1914-1945). La grande dérive*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2000.

13. STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France*, Paris, Gallimard, 2012, p. 819, au sujet de Bertrand de Jouvenel.

14. AZÉMA J.-P., « La clef générationnelle », *Vingtième Siècle*, n° 22, 1989, p. 9.

15. BURRIN P., *La Dérive fasciste. Doriot, Déat, Bergery 1933-1945*, Paris, Le Seuil, 1986.

16. ARZALIER F., *Les Perdants*, op. cit.

17. Sur ce débat, voir STERNHELL Z., *Ni droite ni gauche*, op. cit., p. 11 sqq ; SOUCY R., *Fascismes français ? 1933-1939 mouvements antidémocratiques*, Paris, Autrement, 2004 ; BERSTEIN S. et M. WINOCK (dir.), *Fascisme français ? La controverse*, Paris, CNRS, 2014.

Bien plus, c'est en France que Sternhell situe l'origine du fascisme. Il n'est pas de mon propos de m'étendre sur ces questions, mais le débat constitue un cas d'école applicable à l'histoire du mouvement breton. Une des pierres d'achoppement dans la polémique tient à la place de Vichy dans l'histoire de France. Parenthèse pour les uns, Vichy ne « représente ni un accident de parcours, ni une aberration ¹⁸ » pour d'autres. Il en va de même au sujet d'écrivains comme Brasillach, dont la lecture ne permettrait pas de considérer le fascisme comme une déviation, une aberration au sein d'une œuvre dégagée de la sphère politique ¹⁹. Ni lui, ni d'autres n'étaient hors de l'histoire. Or, en ce qui concerne la Bretagne, on a pu évoquer un « mariage contre nature ²⁰ » entre autonomisme et nazisme, idée étrange qui suppose l'existence d'une nature autonomiste bretonne, vierge et pure, elle aussi allergique au fascisme, puisque dégagée de l'histoire. L'idée même, non pas de tentative, mais de « tentation fasciste » souvent reprise évoque un fruit défendu qui aurait exclu les Bretons d'un paradis sans histoires et sans histoire. Il suffit de voir à quel point ces dernières années les auteurs successifs qui se sont intéressés à l'histoire du mouvement breton n'en finissent pas de s'étonner de faits connus depuis les années 1970. On n'en revient pas que la Bretagne n'ait pas été épargnée par les idéologies des années 1930 ou par la Seconde Guerre mondiale. Ce constat est flagrant lorsqu'on envisage la question de l'antisémitisme qui, pire que tout, aura même été exprimé en langue bretonne. À vrai dire, l'antisémitisme exprimé dans le mouvement breton, dans l'air du temps, n'a rien de surprenant pour l'époque ²¹. C'est plutôt le contraire, une attitude philosémite, qui aurait pu surprendre. En Bretagne comme ailleurs, le traumatisme et l'horreur de la Shoah ont incité à une lecture tronquée d'une période et de faits tenus désormais à distance, hors de l'histoire. De fait, la Bretagne, immaculée conception, ne saurait avoir connu de tels errements, comme la France, immunisée, aurait été épargnée par le fascisme. À ce sujet, la question n'est pas ici de savoir si oui ou non le mouvement breton avait des attributs fascistes : on s'en tiendra pour cela à des travaux qui font autorité sur ce point et affirment qu'il en fut ainsi ²². Mais justement, au sujet de l'héritage légué par le mouvement breton d'avant 1945 au suivant, ces mêmes recherches soulignent la filiation avec une « idéologie anhistorique ²³ », ce qui est une façon de dire qu'un temps, le mouvement breton est sorti de son histoire. De fait, c'est toute une période de cette histoire bretonne que l'on a tâché de tenir entre parenthèses.

L'historiographie du mouvement breton mériterait une étude spécifique et étendue. Sans donc entrer dans les détails, on retiendra ce qui s'est produit depuis les années 1960, qui correspond au retour du refoulé, tel que l'entend Henry Rousso dans *Le Syndrome de Vichy* ²⁴. L'Union démocratique bretonne est née en 1964 de l'union de quelques jeunes Bretons marqués à gauche, issus du conservateur

18. STERNHELL Z., *La Droite révolutionnaire, 1885-1914*, Paris, Gallimard, 1997, p. LXXIV.

19. RASSON L., *Littérature et fascisme, les romans de Robert Brasillach*, Paris, Minard, 1991, p. 26.

20. ARZALIER F., *Les Perdants*, op. cit., p. 15.

21. SIMON P.-J. « Racisme et antisémitisme dans le mouvement breton des années trente », *Pluriel*, n° 18, 1979, p. 30.

22. DENIS M., « Mouvement breton et fascisme. Signification de l'échec du second Emsav », *Régions et régionalisme en France du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, PUF, 1977, p. 489-506.

23. *Id.*

24. ROUSSO H., *Le Syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Le Seuil, 1990 et *Vichy. L'événement, la mémoire, l'histoire*, Paris, Gallimard, 2001.

Mouvement pour l'Organisation de la Bretagne, dont le personnel politique était lié à un passé sulfureux. Devant marquer sa différence avec les milieux dont elle est issue et dont elle hérite, la gauche bretonne dénonce très vite le néo-nazisme et toute forme de fascisme en Europe. C'est dans ce contexte, teinté de *power flower* anti-fasciste et de *revival* qu'est inventé par les militants eux-mêmes, avant d'être adopté par les universitaires, un découpage chronologique distinguant trois « *emzao* », ou mouvements bretons, différents. Le début de la première période est – et semble voué à le rester – perdu dans les souvenirs d'un combat breton que l'on imagine venu de la nuit des temps. En revanche, le tocsin d'août 1914 sonnait bel et bien sa fin. Commence alors le second mouvement breton, de 1918 à 1945 où débute le troisième mouvement, qui s'étend jusqu'aujourd'hui. La mise en perspective des guerres saute aux yeux, mais si la première est exclue de la périodisation, la seconde fait partie de l'histoire du second mouvement dont est séparé le troisième. Clairement, il s'est agi pour les initiateurs du découpage de tenir ce conflit et ceux qui s'y illustrèrent, à distance ²⁵.

C'était d'autant plus nécessaire que les vaincus de 1945 avaient doublement perdu, puisque leurs choix politiques devaient peser lourdement sur la perception des revendications bretonnes après la guerre. Or, les leaders du dit « second *emzao* » prétendaient encore jouer un rôle clé dans le troisième mouvement. D'où l'impératif de les pousser encore vivants dans la fosse commune de l'histoire : ne plus les voir, c'était, pensait-on, ne rien leur devoir. Le problème était de continuer à capter leur héritage sans en assumer la provenance ni accepter la culpabilité qui lui était liée. Simplement, les « enfants de Mordrel ²⁶ » devaient tuer le père, dont on voulut croire qu'il n'avait rien inventé, rien apporté aux revendications bretonnes et, pire encore, les avait compromises.

Dans le même temps, de jeunes universitaires liés au mouvement breton entamèrent des recherches basées sur l'étude de la presse. Cette histoire, marquée par le matérialisme de son temps, s'attachait à comprendre l'échec du « second *emzao* » pour mieux asseoir le troisième. Inspirés par l'histoire sociale et marxiste, ces chercheurs envisagèrent le mouvement comme un tout sans réellement tenir compte des responsabilités individuelles. Effectivement, l'analyse des flux sociaux est semblable à l'étude des courants marins et peut se contenter d'identifier des masses d'eau, des caractéristiques de vitesse, des directions, des températures, sans s'obliger au suivi individuel des molécules qui composent le courant ²⁷, lequel anonymise autant qu'il déresponsabilise. Or l'histoire c'est d'abord les hommes, que l'on ne peut plus simplement considérer comme le jouet de marées sur lesquelles ils n'ont pas prise ²⁸. Il résulta de cette histoire sociale une raison supplémentaire d'occulter les acteurs d'avant 1945. On s'est donc contenté de rapides portraits de ceux en qui on ne voulut voir que « des petits bourgeois francisés avant les classes populaires [...]

25. Dans son étude sur la Communauté européenne, Antonin Cohen a également montré comment un savant choix de dates fondatrices permettrait de passer sous silence certains épisodes dérangeants. COHEN A., *De Vichy à la Communauté européenne*, Paris, PUF, 2012, p. 15.

26. GEMIE S., *La Nation invisible. Bretagne 1750-1950*, Spézet, Coop Breizh, 2013, p. 292.

27. PASSERON J.-C., « Biographies, flux, itinéraires, trajectoires », *Revue française de sociologie*, 1990, vol. 31, n° 1, p. 7.

28. WEBER E., *La France des années trente. Tourments et perplexités*, Paris, Fayard, 1994, p. 13.

confrontés individuellement tant au monde traditionnel qui leur devient étranger qu'au monde industriel dans lequel ils n'ont aucun pouvoir ; incapables de réaliser le lien social dans le présent, ils se disent liés par un patrimoine où la langue et l'histoire sont les biens les plus chers ; et ce faisant ils s'engagent dans le fascisme, préparant eux-mêmes la triste fin du second *emsav*²⁹ ».

À partir de la fin des années 1970, de rares voix prétendirent que l'histoire du mouvement n'était plus un sujet tabou³⁰. Mais, tout en invitant à dépasser le trauma, d'autres voix se demandèrent « quel intérêt il peut y avoir à revenir sur l'histoire du mouvement breton pendant la guerre alors qu'on dispose d'ouvrages solides et lucides³¹ ? ». Ces derniers sont cependant variablement connus. On retiendra ceux de Bertrand Frélaud et de Kristian Hamon – souvent repris – qui constituent des études étayées de l'action bretonne au milieu du XX^e siècle, ainsi que l'indispensable livre d'Alain Déniel, publié il y a près de quarante ans³². Tout se passe comme s'il était préférable, aujourd'hui, de ne plus parler de toutes ces choses. S'évertuer à en faire l'histoire participerait d'une offensive parisienne caractérisée par une « délectation à diaboliser le comportement des Bretons pendant la Seconde Guerre mondiale³³ ». Et de s'intéresser, dans ce qui tenait davantage du panégyrique que de la biographie, à ceux qui sont morts avant la guerre, ou à des personnages périphériques, surtout de gauche. Par exemple Émile Masson, intellectuel libertaire, en l'honneur de qui fut organisé un colloque international en 2003. Clairement, on veut croire que le mouvement breton est venu de la gauche : il aurait dérivé avant d'y revenir. Dans cette optique, il semble préférable de s'intéresser aux Bretons résistants, même si les liens directs entre leur engagement résistant et leurs convictions bretonnes sont inexistantes et reconnus tels³⁴.

Aussi, l'histoire du mouvement breton semble verrouillée. Désormais elle bégaye. De façon symptomatique, les études les plus récentes ne sont plus le fait d'historiens, mais d'autres personnes qui écrivent sur le passé. Cramponnées à la Seconde Guerre mondiale, fond de commerce jamais démodé, elles tendent à occulter des travaux déjà anciens, tout en les reprenant, agrémentés de force points d'exclamation et sans y apporter de grandes nouveautés. Dans ces conditions, la mémoire tend à supplanter une histoire figée dans la certitude d'une dérive. Or je crois qu'on ne peut plus envisager l'histoire du mouvement breton sans voir qui était à la barre, à quel moment et pourquoi.

Le mouvement breton, de 1919 à 1945, a été multiforme et s'est exprimé dans divers domaines. D'emblée, c'est dans celui de la politique que j'inscrirai ma recherche. Parmi les théoriciens et meneurs politiques, on retiendra, par ordre alphabétique, François Debauvais, Raymond Delaporte, Yann Fouéré, Célestin Lainé, Olier Mordrel. François Debauvais est une des figures les plus connues du

29. DENIS M., « Mouvement breton et fascisme », art. cit., p. 505.

30. CASSARD J.-C., « Aux origines du nationalisme breton », *Pluriel*, n° 18, 1979, p. 91.

31. DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », art. cit., p. 166.

32. FRÉLAUD B., *Les Nationalistes bretons de 1939 à 1945*, Brasparts, Beltan, 1985 ; HAMON K., *Les Nationalistes bretons sous l'occupation*, Le Relecq-Kerhuon, An Here, 2001 ; DÉNIEL A., *Le Mouvement breton, 1919-1945*, Paris, Maspéro, 1976.

33. MONNIER J.-J., *Résistance et conscience bretonne (1940-1945)*, Fouesnant, Yoran embanner, 2007, p. 374.

34. DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », art. cit., p. 155.

mouvement, en raison de son omniprésence entre 1920 et 1940, de son tempérament suractif et du mémorial que lui a érigé sa femme, Anna Youenou³⁵. Ceci dit, plusieurs raisons incitent également à l'écartier. La première tient à la disparition supposée de ses archives. La seconde est que Debauvais n'est pas un théoricien de premier plan. L'homme est connu pour son rôle de perpétuel gérant. « Grand commis³⁶ » de *Breiz Atao*, il est surtout administrateur du journal et du parti, pour lesquels il s'évertue continuellement à lever des fonds. Une lecture attentive de sa bibliographie témoigne de cette activité obsédante. D'appels à souscriptions en avis aux abonnés, Debauvais cherche de l'argent, pour le journal, pour la propagande, pour les élections, pour son imprimerie. Là est l'essentiel de son œuvre. De fait, le mouvement breton a connu des personnalités plus riches. Il existe en effet un quatuor dont l'apport au mouvement a dépassé, et de loin, les contingences matérielles, et qui offre de plus l'avantage de former un ensemble cohérent.

En 1947, alors qu'il est caché à Rome et tente de joindre l'Irlande, Olier Mordrel présente à Seán MacBride les quatre chefs qui ont échappé à la police en 1944-1945 : Yann Fouéré, directeur du journal *La Bretagne* et inspirateur du Comité consultatif de Bretagne pendant la guerre ; Raymond Delaporte, chef du PNB à la même époque ; Célestin Lainé, instigateur et chef spirituel de l'Unité Perrot, troupe supplétive de la police allemande mise sur pied en 1943 ; et enfin lui-même³⁷. Avant guerre, ces quatre personnages ont tous contribué à *Breiz Atao* et à *Peuples et Frontières*. Excepté Delaporte, ils ont écrit dans *Stur*. En 1940, Mordrel fonda *L'Heure bretonne* dont il fut vite exclu au profit de Delaporte, que Lainé soutenait. Fouéré fonda *La Bretagne* qui entra en concurrence concertée avec *L'Heure bretonne*. Mordrel relança *Stur*, un temps en sommeil, qui devint une des références idéologiques des hommes de Lainé. Après-guerre, tous connurent la fuite, l'exil, le procès et la condamnation. On les retrouva ensuite dans les mêmes revues : Delaporte, Mordrel et Fouéré écrivirent dans *Ar Vro* ; Mordrel, Lainé et Delaporte publièrent dans *Al Liamm* ; Lainé, Mordrel et Fouéré le firent dans *l'Annual book of the Celtic League*. Tous enfin revinrent en Bretagne, vivants ou morts³⁸ et y ont une sépulture. En dépit du volume très dissemblable de leurs publications, l'impact de leur action fait de tous des fantômes omniprésents dans les débats qui jalonnent l'historiographie du mouvement breton. Au-delà de leurs alliances ou mésententes – conjugaison de l'individuel et du collectif³⁹ – ils sont les représentants d'une génération.

Il existe plusieurs définitions du concept de génération. On peut s'accorder sur celle que propose Dilthey⁴⁰, qui l'envisage sous les traits d'un petit groupe parfois divisé mais lié par un événement ou changement survenu pendant une période de réceptivité, compte tenu de la latence que l'impact de l'événement a sur une classe d'âge. Dans cet ensemble, des groupes se constituent, qui s'approprient différemment l'événement

35. YOUENOU A., *Fransez Debauvais de Breiz-Atao et les siens*, 6 tomes publiés entre 1974 et 1983.

36. FM, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 41.

37. FM, OM23 C1511, lettre d'Olier Mordrel à MacBride, 4 juillet 1947.

38. Les cendres de Lainé ont été apportées en Bretagne et répandues à Saint-Aubin-du-Cormier en 1984. Il a cependant une sépulture au cimetière de Ploudalmézeau.

39. WINOCK M., « Les générations intellectuelles », *Vingtième Siècle*, 1989, n° 22, p. 17.

40. Cité par WINOCK M., *L'Effet de génération. Une brève histoire des intellectuels français*, Vincennes, T. Marchaisse, 2011, p. 8 sqq.

originel fondateur d'une problématique à laquelle ils apportent des réponses contradictoires formant un système idéologique⁴¹. La génération dépend de « l'esprit du temps », de la formation intellectuelle, de l'environnement économique, politique, démographique, social, culturel qui forme une *Weltanschauung*⁴². Dans ce cadre, l'hypothèse d'une génération intellectuelle tous les 10 ans semble faire l'unanimité et l'on distingue donc une stratigraphie générationnelle. Les quatre chefs bretons s'inscrivent dans « la queue de génération⁴³ » de celle du feu, appelée en Allemagne « *Kriegjugendgeneration* », « *Sachliche Generation*⁴⁴ », « génération inutile⁴⁵ », qui couvre les naissances comprises entre 1900 et 1910 et qui, après 1918, fournit nombre de déracinés et de déclassés.

Ce cadre ne doit évidemment pas être envisagé sans nuances : la date de naissance importe moins que l'événement matriciel. Ceci dit, la césure majeure reste l'année 1900. Elle sépare ceux qui ont fait la guerre de ceux qui ne l'ont pas faite. Jean Prévost, dans *Notre Temps*, constate :

« Il y a donc un abîme, deux époques séparées par un seul jour, une heure, entre le plus jeune mobilisé de la classe 18, dernière classe combattante, et le plus ancien de la classe 19, qui commence les générations jeunes et les grandes espérances brisées de l'après-guerre⁴⁶. »

C'est, entre autres, la génération des Luchaire, Daniel-Rops, Lamour, Mounier, Jouvenel, Jardin, Maxence, Maulnier, Marc, Galey, qu'on a qualifiés de non-conformistes français⁴⁷. C'est aussi celle de Mordrel, né en 1901, Delaporte en 1907, Lainé en 1908 et Fouéré en 1910. S'adressant aux « moins de trente ans » de 1933, Pierre Brossolette présente cette génération :

« Cette génération a été ardente, et elle a été malheureuse. Ce qui l'a marquée, c'est d'avoir ouvert les yeux sur un monde en folie. Elle n'a pas connu l'avant-guerre, avec ses certitudes trompeuses, sa foi dans le progrès, son intellectualisme tranquille et sa morale toute faite. Dès que nous avons regardé autour de nous, c'est le plus effroyable gâchis que nous avons vu : la guerre avec ses vies sacrifiées, ses souffrances mortelles, ses mensonges, sa haine et sa férocité ; la paix, avec son absurdité, sa violence et ses rodomontades patriotiques ; l'après-guerre avec ses appétits, ses combines et sa médiocrité. [...] Nous sommes entrés dans la vie à un moment où la mort seule avait de la grandeur, mais où elle était absurde⁴⁸. »

41. MANNHEIM K., *Le Problème des générations*, Paris, Nathan, 1990, p. 52 et 60 ; SIRINELLI J.-F., « Générations intellectuelles », *Les Cahiers de l'IHTP*, novembre 1987, n° 6, p. 5-18.

42. WINOCK M., *L'Effet de génération*, op. cit., p. 11-12. Il faut ici comprendre le terme de *Weltanschauung* dans son acception actuelle de vue métaphysique du monde, de conception globale de la vie et de la condition de l'homme dans le monde.

43. *Ibid.*, p. 15.

44. « Génération de jeunesse de guerre » ou « génération concrète », voir WOHL R., *The Generation of 1914*, Cambridge, Harvard University Press, 1979, p. 65-68.

45. PEUKERT D.J.K., *La République de Weimar. Années de crise de la modernité*, Paris, Aubier, 1995, p. 28-33.

46. PRÉVOST J., « La coupure de 1919 », *Notre Temps*, 9 juillet 1933, n° 201-202, p. 630.

47. LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les Non-conformistes des années trente. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française*, Paris, Le Seuil, 1969.

48. BROSSELETTE P., « Pour les moins de trente ans d'aujourd'hui », *Notre Temps*, 9 juillet 1933, n° 201-202, p. 633. Je remercie Jean-René Maillot d'avoir porté ce texte à ma connaissance.

En effet, ils ont vécu la Grande Guerre adolescents ou enfants, ils sont arrivés trop tard pour pouvoir y participer, mais ils s'en disent nés⁴⁹. Mordrel se revendique ainsi d'une génération moderne, « celle qu'a pétri cet événement mondial : la guerre », qui réunit les « hommes neufs » face aux « hommes usés⁵⁰ ». Bien qu'ils aient manqué la bataille victorieuse, les graves enfants de cette « génération sans sourire⁵¹ », nés « sous le signe de la force⁵² », qui avaient accepté l'idée de leur propre mort, ont mûri trop tôt, tant ils ont vite été marqués par le politique⁵³. L'historiographie récente du premier conflit mondial est marquée par la place de « l'expérience de guerre en tant qu'expérience de la violence » et ses conséquences à court, moyen et long terme⁵⁴. Les sociétés européennes, combattants et civils, ont connu une *brutalization*, c'est-à-dire un ensauvagement et une diffusion nouvelle de représentations et de pratiques violentes⁵⁵. Il a été remarqué que bien que n'ayant pas connu les traumatismes des combats, des personnes témoignaient des « écroulements du temps⁵⁶ » que ces derniers pouvaient représenter. En effet, l'homme soumis à la violence de la guerre se retrouve dans un état d'*estrangement*. Cette solitude ultime, cette étrangeté au monde se transmet à la descendance qui essaiera de faire entendre ce qui ne peut être tu.

Dans cette optique, si la mobilisation des enfants pendant la Grande Guerre est un sujet bien exploré en France⁵⁷, on commence seulement à s'intéresser aux conséquences sur la « génération des enfants de la guerre⁵⁸ ». Même si dès 1927, en France, les anciens combattants s'intéressaient déjà à l'impact de la guerre sur les jeunes et dans la psychologie sociale, de telles études ont surtout concerné l'Allemagne⁵⁹. Le premier conflit mondial y est en effet la première expérience commune aux intellectuels de la « génération inutile » de l'entre-deux-guerres, qui seront les piliers du nazisme⁶⁰. Beaucoup ont grandi sans père durant la guerre et ont connu des difficultés matérielles. S'éloignant des normes sociales et morales admises jusque-là, ils contestent la gérontocratie au pouvoir. Cette jeunesse abîmée par la guerre, qu'aucune auréole guerrière ne récompense, héritière d'un combat inachevé, se heurte vite à une économie stagnante, à un marché du travail surchargé. Dans les années trente, elle compense son sentiment d'impuissance face à la crise par un emploi démonstratif de la force⁶¹.

49. RACINE-FURLAUD N., « Du mouvement à la revue *Clarté* : jeunes intellectuels « révolutionnaires » de la guerre et de l'après-guerre, 1916-1925 », *Les Cahiers de l'IHTP*, novembre 1987, n° 6, p. 19.

50. Breiz atao, « Un départ », *Breiz atao*, n° 139, 28 février 1931, p. 1-2 et O.M., « Hommes neufs et hommes usés », *Breiz atao*, n° 36, 17 février 1929, p. 1.

51. FOUCHARD D., *Le Poids de la guerre. Les poilus et leur famille après 1918*, Rennes, PUR, 2013, p. 100.

52. ALIX R. et G. RIOU, *La Nouvelle Jeunesse. Enquête auprès des jeunes gens d'aujourd'hui*, Paris, Librairie Valois, 1930, p. 31.

53. AUDOIN-ROUZEAU S., *La Guerre des enfants, 1914-1918*, Paris, A. Colin, 1993, p. 158.

54. BEAUPRÉ N., *Le Traumatisme de la Grande Guerre, 1918-1933*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2012, p. 18.

55. MOSSE G.L., *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999 et BEAUPRÉ N., *Le Traumatisme de la Grande Guerre, op. cit.*, p. 231 et 234.

56. DAVOINE F. et J.-M. GAUDILLIÈRE, *Histoire et trauma. La folie des guerres*, Paris, Stock, 2006, p. 29-38.

57. AUDOIN-ROUZEAU S., *La Guerre des enfants, op. cit.* ; AUDOIN-ROUZEAU S., *L'enfant de l'ennemi (1914-1918)*, Paris, Aubier, 1995.

58. DROIT E., « Jeunesse allemande et sortie de guerre dans la zone d'occupation soviétique (1945-1949) », *Vingtième Siècle*, 2010, n° 108, p. 99-111.

59. PROST A., *Les anciens combattants et la société française, op. cit.*, tome I, p. 132 ; REULECKE J. et L. SEEGERS (dir.), *Die Generation der Kriegskinder, historische Hintergründe und Deutungen*, Giessen, Psychosozial-Verlag, 2009.

60. INGRAO C., *Croire et détruire. Les intellectuels dans la machine de guerre SS*, Paris, Fayard, 2010, p. 19-40.

61. PEUKERT D.J.K., *La République de Weimar, op. cit.*, p. 28-33..

En France, du fait de la victoire, l'impact de l'expérience de guerre n'est pas tout à fait le même. Cependant, le traumatisme reste profond, notamment en ce qui concerne la relation à la génération des pères, des combattants⁶². « Il est difficile d'avoir quinze ans à la fin d'une guerre qui a duré si longtemps et creusé tant de vides dans la génération précédente, note Touchard. En 1930, un fossé sépare ceux qui ont fait la guerre et ceux qui ne l'ont pas faite⁶³. » Les pères ont en effet consenti à un sacrifice pour leurs enfants, devenus par le fait une justification des combats. En 1928, dans une enquête sur la jeunesse, Roland Alix rapporte les propos d'un étudiant : « Les jeunes gens, dit-on, regardent devant soi. Nous sommes une génération qui a le devoir de regarder derrière soi et de voir clairement quels sacrifices ont été consentis pour que nous soyons ce que nous sommes⁶⁴... » Ces enfants avaient donc à assumer une « dette de sang » qui a durablement influencé leur relation au père et donc leur jeunesse. Cette culpabilité d'une guerre faite pour eux induit un fardeau en décalage avec un âge qui aurait dû rester insouciant : les fils des héros doivent vivre en héros. Leurs pères deviennent un modèle hors d'atteinte, dont il leur est extrêmement compliqué de se montrer digne : en conséquence, ils sont progressivement tenus à distance ; leur autorité en vient à être contestée. Fille de pères devenus étrangers et « monuments écrasants » à la fois⁶⁵, cette génération s'est construite dans la confusion d'une guerre atroce et sublimée.

Il n'est donc pas étonnant que l'entre-deux-guerres, sur fond de crise économique, se caractérise par un questionnement identitaire profond autour des idées de nation, d'autorité, de morale⁶⁶ et que les années trente soient des années de transition et de mutation. Cette rupture générationnelle amène à voir dans l'entre-deux-guerres des années sans pareilles. Ambiance installée par toute une kyrielle de petits groupements visant à réformer le pays, mêlant dans un flou politique soigneusement entretenu, nombre de marginaux et de dissidents politiques de toutes tendances, cet « esprit des années trente » est celui dans lequel ont évolué Mordrel, Delaporte, Lainé et Fouéré.

Il existe plusieurs façons pour désigner ce qu'il est coutume de nommer les « non-conformismes » dans l'Europe de l'entre-deux-guerres. Ici on évoque les « relèves », là ce sera la « révolution conservatrice » ou le « nouveau nationalisme », plus loin le « fondamentalisme national⁶⁷ ». Toutes ces formules qualifient localement l'arrivée agressive de la génération de 1900-1910 dans le débat politique, une « génération révolutionnaire » aux moyens matériels souvent réduits, en marge des partis et des mouvements préexistants, mais d'une grande effervescence idéologique transfrontalière. À ce titre, l'influence de la révolution conservatrice allemande sur les nationalistes bretons de l'entre-deux-guerres a déjà été signalée⁶⁸. C'est en effet une caractéristique de ces mouvements que d'être tournés vers l'étranger et l'Europe⁶⁹.

62. CABANES B. et G. PIKETTY (dir.), *Retour à l'intime au sortir de la guerre*, Paris, Tallandier, 2009.

63. TOUCHARD J., « L'esprit des années 1930, une tentative de renouvellement de la pensée politique française », in ANDREU P. et T. PAQUOT, *Révoltes de l'esprit, les revues des années trente*, Paris, Kimé, 1991, p. 195-229.

64. ALIX R. et G. RIOU, *La Nouvelle Jeunesse*, op. cit., p. 112.

65. Sur cette question, voir AUDOIN-ROUZEAU S., *La Guerre des enfants*, op. cit., p. 18 et 63 et FOUCHARD D., *Le Poids de la guerre*, op. cit., p. 151-152 et 162-163.

66. LABORIE P., *L'Opinion française sous Vichy*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 72.

67. DESCHAMPS É. et DARD O. (dir.), *Les Relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre*, Bruxelles Bern Berlin, P.I.E.-Peter Lang, 2005, p. 23.

68. DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », art. cit., p. 160.

69. DARD O., *Le Rendez-vous manqué des relèves des années trente*, op. cit., p. 8.

L'existence d'une version bretonne de ces mouvements ne me servira pas de prétexte pour proposer une énième appellation : sans que l'on doive y voir de distinction de sens j'utiliserai indifféremment les termes de « non-conformistes », mot de passe répandu et pratique, ou de « relèves ». Le principal est de s'entendre sur ce que ces mots désignent. Après la Grande Guerre, et surtout dans les années trente, des jeunes gens éduqués ont souhaité remplacer les élites politiques et intellectuelles jugées défailtantes⁷⁰. Contestant le « désordre établi », remettant en cause la famille, l'école, la vie sociale et politique, ils prônent une révolution des idées afin de bâtir un monde nouveau. En rupture avec leur époque, ils pointent du doigt une crise de la civilisation. À mi-chemin entre une démocratie considérée comme usée et les régimes autoritaires ou totalitaires inspirés du fascisme et du communisme, ils cherchent une troisième voie, qui se prétend ni à gauche, ni à droite. Contre les principes abstraits de 1789, faisant la promotion de « l'homme réel », ils sont antiparlementaires, contre l'étatisme et la centralisation paralysante, ils inscrivent leur projet de société dans le cadre européen, car le cadre national n'a plus de raison d'être. Dernière caractéristique, et non des moindres, ces groupes n'ont qu'une portée limitée et ne sont guère en situation de changer brusquement la société. Dans cette constellation politique, Mordrel, Delaporte, Lainé et Fouéré ont constitué ce qu'on appelle des « groupes concrets⁷¹ » : réunis autour d'une revue ou d'un leader, ils sont les petites pièces d'un système auquel elles donnent vie. *Breiz Atao*, *Stur*, *Peuples et Frontières*, *War-du ar Pal*, puis *L'Heure bretonne* et *La Bretagne* furent autant de rouages du non-conformisme européen, qui marqua le début du xx^e siècle. C'est dans cette optique qu'il faut ré-envisager l'histoire du mouvement breton, en replaçant les hommes dans leur temps, et en essayant de voir comment ils y évoluent. L'itinéraire d'un Bertrand de Jouvenel, rapporté au monde des relèves des années trente, est peu original⁷² : mais qu'en est-il de celui d'un Mordrel, serpent venimeux du jardin d'Eden breton ? Il ne faut cependant pas confondre contextualisation et banalisation qui, s'attachant à complexifier les faits, les transforme en explications anesthésiantes où toute responsabilité est diluée. Le procédé a été souvent observé en ce qui concerne les recherches sur la collaboration⁷³. Ce problème de la responsabilité, du choix, de l'engagement, est au cœur de la démarche biographique.

Écrire la vie de quelqu'un permet-il d'éclairer l'époque dans laquelle il a vécu⁷⁴ ? La réponse est oui, si l'on considère que « dans la vie d'un individu, nous voyons plusieurs facteurs à l'œuvre – les facteurs politiques, sociaux et économiques, auxquels on s'attend, naturellement, mais aussi l'éducation, les réseaux familiaux et d'amitié, les activités de loisirs, les lectures, le travail, et ainsi de suite. De cette manière, reconstruire une vie peut être une forme d'histoire totale à une échelle limitée⁷⁵ ». La biographie permet alors une entrée dans la restitution d'une époque, elle est le reflet

70. DESCHAMPS É. et O. DARD, *Les Relèves en Europe d'un après-guerre à l'autre*, Paris, PUF, 2002, p. 15 ; LOUBET DEL BAYLE J.-L., *Les non-conformistes des années trente*, op. cit., p. 198 et 205-207 et 399.

71. WINOCK M., *L'Effet de génération*, op. cit., p. 12.

72. DARD O., *Bertrand de Jouvenel*, Paris, Perrin, 2008, p. 382.

73. LABORIE P., *L'Opinion française sous Vichy*, op. cit., p. 333.

74. LORIGA S., *Le Petit x. De la biographie à l'histoire*, Paris, Le Seuil, 2010, p. 259 sqq et DOSSE F., *Le Pari biographique*, Paris, La Découverte, 2005, p. 7.

75. JORDANOVA L., *History in Practice*, Londres, Arnold Publishing, 2000, p. 41, cité par CHASE M., « Le tournant biographique de l'histoire ouvrière », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 23 juillet 2012, n° 104-105, p. 26-31.

des problèmes d'un temps, mais surtout, elle peut être importante là où la recherche stagne. En effet, la découverte de documents personnels permet d'envisager de nouvelles pistes, de réorienter les problématiques. Il en est ainsi par exemple de l'histoire du mouvement ouvrier, qui bénéficie des apports de la prosopographie ou de la biographie individuelle confrontée à celle du groupe, et « postule à la découverte, dans les entrelacs des itinéraires, des logiques qui éclairent les positionnements des militants ⁷⁶ ». Cette approche par réseaux permet de « déconstruire l'objet parti politique ⁷⁷ », et finalement d'envisager l'histoire des hommes autrement que dans l'anonymat de la masse. Dans cette optique, la biographie, et à plus forte raison les biographies entremêlées d'hommes cherchant une troisième voie, constituent un genre hybride, à la croisée de l'individu et du groupe, entre la raison et les émotions ⁷⁸.

Jusqu'à présent, on a surtout cherché à comprendre pourquoi le mouvement breton avait échoué. Pourquoi aucune classe du peuple breton n'avait-elle suivi ces hommes isolés ? Pourquoi une si grande incompréhension s'était-elle instaurée entre la minorité militante et la majorité de la population ⁷⁹ ? En d'autres termes, on trouvait étrange que des marginaux n'aient pas pris le pouvoir en Bretagne. Je pense que la véritable question est ailleurs et réside dans ce que demande le narrateur dans *Lord Jim* : « Pourquoi ce garçon si jeune avait quitté son pays pour aller à l'aventure et venir si loin à travers tant de dangers ⁸⁰ ? » Autrement dit, pourquoi une poignée de jeunes gens se sont-ils engagés et ont-ils persévéré tant d'années dans un combat incertain, source de permanentes déconvenues, parfois dramatiques, non seulement pour eux et leur entourage, mais aussi pour la population bretonne ? Il est complexe d'expliquer les raisons réelles de l'engagement militant ⁸¹, d'autant plus que ceux qui en témoignent brouillent les pistes : « Qui pourra jamais sonder le mystère de la vocation de chacun, dire pourquoi certains entendent l'appel, que d'autres le refusent ou le négligent ⁸² ? », demande Yann Fouéré. On remarque qu'il évoque ici davantage l'idée d'une vocation d'ordre religieux, que l'attrait clairement exprimé pour la cause bretonne. Cette dernière ne semble pas être déterminante, comme en témoigne Paul Gaignet, lui aussi militant breton :

« Je ne pense pas me tromper beaucoup en affirmant que tous ceux qui se lancèrent dans la lutte entre les deux guerres le firent d'un élan instinctif et non raisonné. La tentative de rationalisation, souvent maladroite, n'intervenait qu'ensuite et, poussés dans les cordes, nous aurions finalement justifié notre engagement en disant comme Martin Luther : "Je ne puis faire autrement !" ⁸³. »

76. GROppo B., C. PENNETIER, et B. PUDAL, « Mouvement ouvrier. Renouveau comparatiste et biographique », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 23 juillet 2012, n° 104-105, p. 1-5.

77. PRIGENT F., « Pour une prosopographie des militants politiques et syndicaux en Bretagne (1940-1968) », *ibid.*, p. 49-56.

78. SENARCLENS P. de, *Le Nationalisme. Le passé d'une illusion*, Paris, A. Colin, 2010, p. 253 *sqq.*

79. CASSARD J.-C., « Aux origines du nationalisme breton », art. cit., p. 91-97 ; DENIS M., « Le mouvement breton pendant la guerre. Un bilan », art. cit., p. 166. Moi-même je n'ai pas échappé à cet exercice, voir CARNEY S., « Le mouvement breton dans l'entre-deux-guerres », *Toute l'histoire de Bretagne*, Morlaix, Skol Vreizh, 2003, p. 686-695.

80. CONRAD J., *Lord Jim*, Paris, Gallimard, 1982, p. 337.

81. PORHEL V., « Parcours d'un autonomiste breton (1976-1979) », art. cit., p. 216 et BLOTTIÈRE N., *Trajectoires de la collaboration radicale en Bretagne. 1940-1948*, mémoire de maîtrise, Rennes 2, 2001, p. 7.

82. FOUÉRÉ Y., *La Patrie interdite. Histoire d'un Breton*, Paris, France Empire 1987, p. 13.

83. Paul Gaignet, « Notre histoire bretonne contemporaine aux heures difficiles. Olier Mordrel, Breiz atao. Histoire et actualité du mouvement breton », *Skoed*, n° VII, 1974-1975, p. 5-7.

Là encore, le flou reste total quant aux motivations, qu'il faudra tenter de démêler. Autre problème : une fois engagés, comment ont-ils tenu ? Pendant 20 ans ces hommes ont entendu dire que leur cause était sans objet ; ils ont subi en permanence l'incompréhension, voire l'hostilité de la population ; la fraternité interceltique qu'ils appelaient de leurs vœux les a immédiatement déçus. Pour finir, même les Allemands ne voulaient plus entendre parler d'eux. Pourquoi cet entêtement à vouloir affronter le rejet, à le souhaiter même, peut-être ? Mordrel était architecte de formation, Lainé était ingénieur diplômé de Centrale, Fouéré et Delaporte étaient docteurs en Droit. Ces hommes comprenaient bien ce qui leur arrivait ; ils étaient lucides, la plupart du temps, quant à l'impact de leur action. Comment, dans ces conditions, comprendre leurs choix politiques ? Cette question a déjà été posée concernant Brasillach, dès son procès. Comment un homme si intelligent, « cultivé jusqu'au bout des doigts ⁸⁴ » avait-il pu se fourvoyer à ce point ? S'interroger de la sorte, comme l'ont fait récemment Dominique Fernandez au sujet de son père, collaborateur rallié au PPF, et Gérard Guégan concernant Jean Fontenoy, intellectuel engagé dans la LVF ⁸⁵, revient finalement à porter un jugement de valeur, mais a le mérite d'ouvrir la porte à des explications d'ordre historique et psychologique. De fait, à mi-chemin entre les portraits de personnalités fortes et l'histoire du mouvement breton, je proposerai ici le parcours croisé de ténors d'un mouvement pluriel. L'exercice n'est pas sans écueils, surtout lorsqu'il s'agit de biographies d'intellectuels. Tout est affaire de mesure. Comme un musicien, le biographe doit savoir composer avec les silences.

Ceux qu'imposent les trous dans les archives, on y reviendra, mais aussi ceux qu'il crée dans sa propre partition. Parce qu'il s'agit, « entre la curiosité et l'indiscrétion ⁸⁶ », de n'aborder la vie privée du biographé que si cela sert la compréhension de son œuvre. Parce que le biographe, ogre avide de vies et de papiers, doit lutter contre la prétention de tout savoir, et se préserver d'un vertige archivistique peu compatible avec l'essentiel. Ici on touche le problème majeur de qui tâche d'envisager le parcours d'hommes de certaines périodes à une distance où l'on entend le son du canon. La difficulté a déjà été observée concernant Joseph Barthélémy, ministre de Vichy ⁸⁷. Elle l'est d'autant plus que, dans bien des cas, la justice intime l'ordre de jeter un voile pudique sur le passé. Les amnisties de 1951 et 1953 ont tenté de faire disparaître quelques années de l'histoire de France et imposer le silence aux historiens ⁸⁸. Il en va de même pour la révision des procès dont ont pu bénéficier les frères Delaporte et Yann Fouéré, dans les années cinquante. Mais si l'amnistie ou les révisions de procès effacent juridiquement les faits sanctionnés, elles ne peuvent faire qu'historiquement ils n'aient pas eu lieu. On s'en tiendra dès lors à la seule perspective de faire de l'histoire et non un autre procès. Ainsi, d'une manière générale, les noms de personnages encore vivants, sauf s'agissant de personnages publics ou mentionnés

84. KAPLAN A.Y., *Intelligence avec l'ennemi. Le procès Brasillach*, Paris, Gallimard, 2001, p. 176 ; RASSON L., *Littérature et fascisme, les romans de Robert Brasillach*, op. cit., p. 7.

85. FERNANDEZ D., *Ramon*, Paris, Grasset, 2009, p. 21-22 ; GUÉGAN G., *Fontenoy ne reviendra plus*, Paris, Stock, 2011.

86. ASSOULINE P., *Cartier-Bresson : l'œil du siècle*, Paris, France, Plon, 1999, p. 16.

87. TEYSSIER A., « Biographies et histoire politique : l'exemple de Joseph Barthelemy (1874-1945) », in *Problèmes & méthodes de la biographie*, op. cit., p. 33-40.

88. GACON S., « L'amnistie de la collaboration », in BARUCH M.-O. (dir.), *Une poignée de misérables. L'Épuration de la société française après la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Fayard, 2003, p. 495.

dans d'autres publications, seront tus. L'historien cherche avant tout à comprendre et doit faire des choix.

Aussi il ne sera pas question de raconter des vies dans leur intégralité, mais des tranches de vies, pour l'impact qu'elles ont pu avoir, non seulement sur l'histoire de ces hommes eux-mêmes, mais sur leur environnement à plus ou moins long terme. De fait, c'est la première moitié du XX^e siècle qui retiendra mon attention : de leur enfance, à l'aube de la Grande Guerre, sans laquelle on ne peut comprendre leur parcours⁸⁹, à leurs exils au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Ce sont donc des vies entières que je tâche de percevoir dans un temps réduit, non parce que ce temps est le résumé de toute une vie, mais parce que tout ce qui suivit en dépend. Cette réduction du vécu n'est pas sans répercussions sur le sujet : « Toute biographie ressemble à une tête de Jivaro : la miniaturisation fait grimacer⁹⁰. » Et en matière de réduction, force est de constater que les quatre chefs ont été particulièrement servis.

À l'exception des travaux sur le mouvement breton, dans lesquels on croise ces hommes qui ne sont jamais étudiés pour eux-mêmes, rares sont les textes qui les évoquent. Et encore ne s'agit-il que de quelques mentions rapides, à commencer par les ouvrages sur la collaboration. Ailleurs, c'est un aspect particulier de leur parcours qui sera mis en avant. Ainsi, si Mordrel fait partie des *500 Bretons à connaître*⁹¹, c'est essentiellement son œuvre architecturale, théorique et construite, qui est présentée et analysée dans quelques ouvrages et notices⁹². En dépit des livres qu'il publia dans les années 1970, il n'apparaît pas dans les dictionnaires d'écrivains bretons, et les études concernant l'extrême droite française le négligent, malgré l'influence qu'il a pu avoir sur la Nouvelle Droite et le GRECE. Lainé est essentiellement évoqué au sujet de son action au sein de l'Unité Perrot. Il est présenté comme celui dont l'œuvre a jeté l'opprobre sur l'ensemble du mouvement breton d'après-guerre, au détriment de tout autre aspect que ce soit. Quant à Fouéré, c'est essentiellement après son décès que des voix se sont manifestées à son sujet. Les postures furent tranchées : *Charlie Hebdo* alla de son commentaire satirique, *Le Télégramme* refusa de publier son avis mortuaire. C'était compter sans l'activisme familial qui, sur internet, parvint à capter nombre de marques de sympathie, avant de publier une biographie autorisée⁹³.

En définitive, il se dit peu de choses sur ces hommes hors du mouvement breton lui-même, et encore. On compte quelques articles à caractère biographique dans des revues confidentielles, et quelques rares travaux universitaires⁹⁴. La fiction, en

89. Cette borne chronologique a fait ses preuves dans LE MOIGNE F., *Les Evêques français de Verdun à Vatican II. Une génération en mal d'héroïsme*, Rennes, PUR, 2005.

90. BUISINE A., *Proust : samedi 27 novembre 1909*, Paris, J.-C. Lattès, 1991, p. 227.

91. AVRIL J.-L., *500 Bretons à connaître*, Saint-Malo, Éditions l'Ancre de Marine, 1989, p. 168.

92. LE COUÉDIC D., *Les Architectes et l'idée bretonne 1904-1945. D'un renouveau des arts à la renaissance d'une identité*, Rennes/Saint-Brieuc, MSHAB/AMAB, 1995 ; BONNET P., P. DIEUDONNÉ, et D. LE COUÉDIC, *Bretagne, un siècle d'architectures : XX^e*, Rennes Saint-Brieuc, Terre de brume/AMAB, 2001 ; LE COUÉDIC D., *Ar Seiz Breur : la création bretonne, entre tradition et modernité, 1923-1947*, Plomelin, Éditions Palantines, 2007 ; QUINTON M., J.-L. VIOLEAU, et A. ISTIN, *Architecture contemporaine en Bretagne, XX^e-XXI^e*, Spézet, Coop breizh, 2009, p. 114-115.

93. COLLECTIF, *Yann Fouéré. Buhezskrid. Biography. Biographie*, Guingamp, Fondation Yann Fouéré, 2015.

94. VALLIER D., *Célestin Lainé et le Bezen Perrot. Le courant dur du nationalisme breton*, Exposé pour M. Girardet, « Les Idées fascistes en Europe », 1969 (on trouvera cette référence au CRBC sous la cote CL5T66) ; GUIOMAR J.-Y., « Un séducteur dans le désordre : Olier Mordrel », *La Taupe bretonne*, novembre 1973, n° 5, p. 85-112 ; FOURNIS Y., *Le Deuxième EMSAV : des nationalistes bretons en général et du Bezen Perrot en particulier*, Toulouse, mémoire

revanche, n'a pas tardé à s'emparer d'eux. Ainsi, dès 1962, Michel Mohrt s'inspire de Lainé et du débarquement d'armes et tracts du « Gwalarn » dans *La Prison maritime*. Ce même événement inspire Didier Daeninckx quelque quarante ans plus tard dans *La Mort en dédicace*. Entre-temps, Saint-Loup, alias Marc Augier, fait jouer leur propre rôle à Mordrel et Lainé dans *Plus de pardons pour les Bretons*. L'allusion est presque aussi nette dans la bande dessinée *Breiz atao*, où le tempétueux missionnaire Odilon Verjus rencontre Célestin, « l'aîné des enfants de ma sœur Soizik ⁹⁵ ». Ce même Lainé et ses hommes sont au cœur du récit *La Montagne rouge*, publié en épisodes sur le site internet de José Le Moigne. C'est encore Lainé que Stuart Neville dépeint en tortionnaire aussi sadique qu'alcoolique dans *Ratlines*, roman inspiré du documentaire *Ireland's Nazis* réalisé par Cathal O'Shannon pour la télévision irlandaise.

Il est vrai que ces ténors du mouvement furent des personnalités complexes. On en découvre quelques ressorts dans les portraits, parfois assassins, dont ils se gratifièrent mutuellement. Ainsi, Le Diberder, publiciste actif du mouvement breton, écrit en 1937 à Marcel Guiyesse, lui aussi vieux militant :

« Les Delaporte sont très sincères, et Raymond, l'homme actif de la bande n'est pas un crétin ; mais c'est tout-de-même le moins brillant des trois frères, et son tempérament radical s'ajoutant à son manque d'envergure n'est pas sans annoncer en lui un homme aussi nuisible que les autres, ou davantage ⁹⁶. »

On doit évidemment nuancer les propos de Le Diberder, fameux dans le mouvement pour ne rien supporter ni personne, mais ce serait compter sans Mordrel, dont la plume peut être aussi acide, qui ne pardonne pas à Delaporte de lui avoir succédé à la tête du PNB et soumet l'animateur de la *Breuriez ar Brezoneg er Skoliou* ⁹⁷ à sa plume acérée :

« Raymond avait été conçu par le Tout-puissant pour être inspecteur des cours de breton du diocèse jusqu'à la fin de ses jours, et c'est ce qu'il serait resté sans la très secrète, mais bien connue volonté de puissance de son petit frère. Érudit, savant même sur plus d'un sujet, dévoué comme un caniche à son idéal, il était à sa place, à morigéner maître et élèves, ou à discuter sans fin dans une réunion de linguistes du bien fondé d'un ZH. Organiser avec ordre et méthode, appliquer des règles étroites, travailler tard sous la lampe, c'était l'homme ⁹⁸. »

Fouéré, quant à lui se souvient d'un fils de la bourgeoisie locale, d'un militant « classique », réservé, davantage versé dans la culture que la politique, et finalement oublié aussi le chef ⁹⁹. De fait, la question demeure de savoir pourquoi Delaporte a accepté la direction du parti en 1940. Théophile Jussset, militant particulièrement actif en son temps, n'en revient pas :

de l'IEP, 1995 ; FOURNIS Y., *Stur. La « révolution conservatrice » bretonne*, Toulouse, université des sciences sociales, 1996 ; HENRY L., *Le retour du mouvement breton après 1945 à travers le journal L'Avenir de la Bretagne*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2003 ; DE GOUYON-MATIGNON M., « Yann Fouéré et le M.O.B. », *Tudjential Breizh*, hiver 2009, n° 8, p. 9-17 ; LEACH D., *Fugitive Ireland. European minority nationalists and Irish political asylum, 1937-2008*, Dublin, Four Courts, 2009 ; CARNEY S., « Célestin Lainé et le breton : la langue pour le combat », *La Bretagne linguistique*, n° 16, CRBC/UBO, 2011, p. 151-197.

95. YANN et VERRON, *Odilon Verjus*, tome V, « Breiz atao », Paris, Lombard, 2001, p. 13.

96. CRBC, DGL2 C2, lettre de Le Diberder à Marcel Guiyesse, 12 mars 1937.

97. Confrérie du breton dans les écoles. Association destinée à promouvoir l'enseignement du breton dans les écoles libres.

98. FM, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 97.

99. FOUÉRÉ Y., *La Patrie interdite*, op. cit., p. 138-139.

« Ce garçon charmant, clérical bon teint et bourgeois renté du Finistère, n'était pas du tout incarné pour jouer le rôle de *fubrer* qu'un état-major botté de cuir, chemisé de noir et cravaté de blanc – celui-là – voulut lui imposer ¹⁰⁰. »

Avec davantage de recul, Fred Moyses, ancien militant de Nantes, exilé en Belgique, avoue à Mordrel :

« Raymond. Son patriotisme est indéniable ainsi que son talent d'organisateur [...] Il y avait en lui quelque chose de mou qui d'une part lui gagnait des sympathies car il faisait l'effet d'un très brave homme, mais en fin de compte empêchait qu'on le prenne trop au sérieux ¹⁰¹. »

Lucide mais discret, Raymond Delaporte savait que tout le monde le croyait facilement malléable ¹⁰². À l'inverse, une vieille militante continua de vénérer en lui son Salazar breton ¹⁰³. Delaporte reste à découvrir.

Il en va de même pour Lainé, dont la figure alimente les fantasmes. N'a-t-on pas prétendu avoir vu en Irlande, chez lui, un autel satanique ¹⁰⁴ ? À vrai dire, le personnage disparaît sous les appellations. Ory en fait le « Deloncle breton » ou encore un « *condottier* antifrançais et néo-païen ¹⁰⁵ ». Pour ceux qui l'ont connu, il est « le grand inspiré », un « curé léonard », mais aussi le « grand hérétique », un « pleurnichard sentimental ¹⁰⁶ ». De fait, l'homme alimente un véritable folklore :

« Les Celtes antiques étaient fils de la Nuit. Il commence donc sa journée à la chute du jour et se met au lit quand le soleil quitte le sien. Emploi du temps qui lui impose d'insolubles problèmes en ce qui concerne ses rapports avec le reste de l'humanité, qui a conservé la fâcheuse habitude de vivre quand on y voit clair et de dormir quand on n'y voit plus, problèmes qui resteront insolutionnés jusqu'au dernier jour de ses activités. [...] Il enseigne encore à ses catéchumènes qu'il est bon de manger des petits-pois qui poussent au dessus de la terre et répugnant de se nourrir de pommes de terre qui poussent en dessous. Il évoque les avantages énormes qu'il y aurait à s'établir dans les arbres. Il leur apprend la façon "celtique" de marcher, qui consiste à poser la pointe du pied la première. Il est clair que seules les races d'esclaves posent d'abord le talon ¹⁰⁷. »

Même si l'on dit aussi que ce personnage froid dans ses actes, taciturne, entouré de mystères, qui faisait l'admiration des jeunes, était dans l'intimité « chaleureux et ne dédaignait pas les grosses plaisanteries de potaches et les histoires lestes ¹⁰⁸ », qu'il était « très brillant et intelligent ¹⁰⁹ », on en fait surtout un « illuminé qui toujours prit pour des réalités palpables les ombres qu'il prenait plaisir à faire défiler sur les parois

100. KERAUDREN J.-Y., *À Contre-courant*, Paris, Éditions du Scorpion, 1965, p. 63.

101. FM, OM24 C1990, lettre de Fred Moyses à Olier Mordrel, 17 juillet 1953.

102. CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

103. CRBC, fonds Delaporte, carton 3, lettre de Vefa de Saint-Pierre à Raymond Delaporte, non datée.

104. L'anecdote m'a été rapportée par Francis Favereau.

105. ORY P., *Les Collaborateurs, 1940-1945*, Paris, Le Seuil, 1976, p. 197.

106. FM, OM19 C774, lettre de Ronan Caouissin à Olier Mordrel, 10 mars 1984 ; Témoignage de Mordrel rapporté par FOUÉRÉ Y., *La Patrie interdite, op. cit.*, p. 218 ; FM, OM37 T80, tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 76 et OM26 C2556, lettre d'Ange Péresse à Olier Mordrel, 18 avril 1968.

107. FM, OM37 T80, tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 77-78.

108. Gilbert FOIX, « La mort de Célestin Lainé », *La Bretagne réelle-Celtia*, n° 468, décembre 1983, p. 6247-6248.

109. CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

de sa caverne ¹¹⁰ ». Fouéré veut voir en lui un homme « lointain, un peu irréel et perdu dans une sorte de contemplation intérieure, inaccessible au commun des mortels et que seuls des initiés pouvaient partager ¹¹¹ ». Le juge Knell, à qui Lainé a affaire en 1939, s'écrie : « C'est un mystique logique ! ¹¹² », ce qu'un des proches de Lainé résume quelques années plus tard par « cinglé ¹¹³ ». Conscient de cette image, il n'hésite pas, après-guerre, à jouer de son personnage, quand il écrit : « Une affirmation qui me fera d'emblée considérer comme un farceur est celle que je suis né pour être sur la crête ultramoderne de la vague du progrès ¹¹⁴. »

Le pittoresque de ces propos tranche avec les responsabilités qui lui sont attribuées : notamment la répression subie par le mouvement breton en 1944-1945 et le discrédit qui l'a frappé ensuite, consécutifs aux opérations sanglantes menées par l'Unité Perrot. « Lainé, qui avait un grain de génie, mais pas un gramme de bon sens, a été le fléau du mouvement de Breiz atao, notamment avec sa formation Perrot et son second PNB, alors qu'il aurait pu en être un animateur de valeur, s'il avait accepté de demeurer dans notre cadre qui avait fait ses preuves ¹¹⁵ », affirme Mordrel. Quarante ans après les événements, Delaporte condamne également celui à cause de qui tous les membres du mouvement breton avaient été mis dans le même sac après-guerre ¹¹⁶. Les fidèles, eux, ont fait comme leur chef et se sont tus. Aussi, le portrait est accablant et l'on s'étonne de voir un Mordrel le nuancer quelque peu, dans un rajout inédit à sa *Galerie Bretonne* : « L'histoire de Breiz atao depuis 1932, c'est-à-dire au cours de ses dernières sept années d'existence, ne serait pas compréhensible sans lui ¹¹⁷. »

Ce même Mordrel fait lui aussi l'objet d'un certain folklore et demeure une figure toute en paradoxes. « Le "Gaffeur" l'appelaient parfois ses compagnons de route. Certaines de ses gaffes sont demeurées célèbres et non moins célèbre son habileté à se tirer d'un mauvais pas. Un certain manque de scrupule concernant la bourse ou la femme de ses camarades lui a été souvent reproché », lit-on dans *La Bretagne réelle*. « Il ne manque pas d'une certaine dose de vanité : c'est le petit côté de cet homme supérieur ¹¹⁸. » Son ami Fred Moysse constata en effet le manque de circonspection de cet homme « trop passionné et trop chaud ». Mordrel sut lui-même reconnaître très tôt sa raideur intellectuelle et sa brusquerie ¹¹⁹. Dès avant-guerre, l'Alsacien Hermann Bickler, alors compagnon de route fédéraliste, avait dit de lui : « Il est trop intelligent pour avoir le sens de la mesure et puis il aime beaucoup trop briller ¹²⁰. » Raymond Delaporte se souvient d'un homme « extrêmement brillant ¹²¹ », capable de tout démontrer et son contraire, dépensier et trop sensible aux théories nouvelles, qu'il

110. Paul GAIGNET, « Notre histoire bretonne contemporaine aux heures difficiles. Ronan Caerleon. Le rêve fou des soldats de Breiz atao », *Skoed*, n°VII, 1974-1975, p. 7-9.

111. FOUÉRÉ Y., *La Patrie interdite*, op. cit., p. 140.

112. CRBC, CL1 M5. Journal septembre 1945-septembre 1947.

113. FM, OM25 C2126, lettre d'André Geffroy à Olier Mordrel, 13 mai 1954.

114. CRBC, CL2M101, Notes, souvenirs et réflexions, 7 août 1965.

115. FM, OM26 C2493, lettre d'Olier Mordrel à Ronan Caouissin, 29 décembre 1967.

116. CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

117. FM, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, ajouts.

118. Teudar BUAN, « De deux polichinelles », *La Bretagne réelle*, n° 57, décembre 1956, p. 280-282.

119. FM, OM24 C1990, lettre de Fred Moysse à Olier Mordrel, 17 juillet 1953 et OM34 C4959, lettre d'Olier Mordrel à Jo Dalimier, 16 février 1923.

120. Ces propos sont rapportés dans FOUÉRÉ Y., *La Patrie interdite*, op. cit., p. 316.

121. CRBC, fonds Delaporte, carton 18, interview de Raymond Delaporte par Christian Brunel, 1A.

abandonnait aussitôt après se les être appropriées. L'homme ne serait-il qu'une façade changeante au gré de ses désirs ? Lainé se moquait du « gouvernail-girouette ¹²² », la militante Meavenn, revenant sur ses impressions des années 1930, se rappela avoir pensé « cet OM n'est qu'un rideau ¹²³ ». Aussi, l'histoire peine à cerner celui qui « se veut le Rosenberg de la révolution bretonne ¹²⁴ ». Mordrel ne serait qu'un comédien, un « séducteur dans le désordre » selon l'expression de Jean-Yves Guiomar qui, d'après ce qu'il en a lu, affirme :

« Mordrel n'a jamais réfléchi de sa vie, il n'a fait que donner le spectacle de réfléchir, prenant dans des lectures à la va-vite les éléments hétéroclites d'un savoir de pacotille. [...] »

Au fond, qu'est-ce qui anime ce type ? Le plaisir de dominer, et de dominer de la pire façon qui soit en politique – la seule en définitive –, par la séduction. Mordrel n'a jamais été un homme sincère ou plutôt, il ne peut être sincère qu'en montant sur une scène et en jouant un rôle. Le mouvement breton a été pour lui un terrain de chasse et d'exhibitionnisme ¹²⁵. »

Mais c'est ce même auteur qui voyait en Mordrel un « brillant écrivain, l'une des rares têtes politiques de grande envergure [...] dans le mouvement politique entre les deux guerres ¹²⁶ ». Aussi, l'homme rebuta autant qu'il séduisit et impressionna durablement ceux qui l'ont fréquenté. René Vaillant, ancien militant du FLB, l'élut « meilleur doctrinaire breton de ce siècle ¹²⁷ ». L'écrivain Xavier Grall confiait à Mordrel :

« Je vous considère comme la plus brillante intelligence bretonne apparue ces 50 dernières années. Et je compte le dire dans la riposte que je fais à Hélias (pour Hachette !). Titre : “les chevaux couchés ne vont pas à la mer”. Mais je rage (vraiment) qu'une telle intelligence se soit laissée séduire par une idéologie que j'exècre (opportunité politique ou connivence philosophique ?) – Ai-je tort de vous regarder comme notre Maurras ? Mais voici que vous nous entendez, nous les poètes. (Meilleur écrivain que Maurras. Il y a chez vous du Brasillach.) ¹²⁸. »

Ces confidences furent faites en privé. En public, Grall dressa de Mordrel un portrait pertinent mais un peu moins chaud : « Je ne l'aimais pas dans sa trouble gloire, je l'estime dans sa réclusion ¹²⁹. » Mais il assura que *L'Essence de la Bretagne*, pourtant écrite pendant la Seconde Guerre mondiale, gardait, à l'exception de ses accents racistes, toute sa valeur et restait d'actualité. Fouéré, dans les années 1980, pardonnait tout au « nazi de circonstance beaucoup plus de que conviction ¹³⁰ » – Mordrel se dit plutôt « rationaliste lyrique » ou « démocrate hiérarchiste ¹³¹ » – et regrettait l'« étonnant maître de conférence [qu']il aurait fait pour l'E.N.A. ¹³² ».

122. CRBC, CL1M19, cahier 1961-1970, brouillon de préface du 30 novembre 1968 sur une enveloppe insérée dans le cahier.

123. FM, OM24 C1901, lettre de Meavenn à Olier Mordrel, 4 septembre 1952.

124. ORY P., *Les Collaborateurs*, op. cit., p. 191.

125. GUIOMAR J.-Y., « Un séducteur dans le désordre : Olier Mordrel », art. cit., p. 85-112.

126. *Id.*

127. FM, OM29 C3422, lettre de René Vaillant à Olier Mordrel, 14 mai 1971.

128. FM, OM33 C4693, lettre de Xavier Grall à Olier Mordrel, 16 janvier 1977. C'est l'auteur qui souligne.

129. GRALL X., *Le Cheval couché. Réponse au Cheval d'orgueil*, Paris, Hachette, 1977, p. 149.

130. FOUÉRE Y., *La Patrie interdite*, op. cit., p. 135.

131. FM, OM29 C3322, lettre d'Olier Mordrel à Aldo Dami, 12 janvier 1971 et OM20 C941, lettre d'Olier Mordrel à Jean-Jacques Monnier, 26 octobre 1983.

132. FOUÉRE Y., *La Patrie interdite*, op. cit., p. 317.

Mordrel ne fut pas aussi tendre avec Fouéré. Certes la *Galerie bretonne*, destinée au public, reste élogieuse avec ce « réalisateur de grande classe » :

« Par son adresse à ne s'enfermer dans aucune formule, à ne heurter de front aucun préjugé et ne fermer aucune porte, il est essentiellement un homme politique. Il a su prévoir, il n'a hésité à prendre ni responsabilité ni initiatives. Il estimait sa position inattaquable et la défendait à visage découvert envers et contre tous ¹³³. »

Effectivement, Fouéré semble « ne se laisser enfermer dans aucune catégorie » et « passe pour être le rusé par excellence ¹³⁴ ». Lainé en fait même un traître ¹³⁵, mais Fouéré n'admet pratiquer la duplicité que vis-à-vis de ses adversaires ¹³⁶. Ce qu'on lui reproche, en fait, c'est son ambition : « Il passerait par le chås d'une aiguille pour ne pas manquer le train. Même un train sans roues ni locomotive ¹³⁷ », écrit Mordrel dans les années 1970, chagriné de voir son ami revenir sur une scène politique que lui ne parvenait pas à reconquérir. On lui reproche enfin de ne pas être un meneur d'hommes ¹³⁸. Fouéré se défend d'être carriériste ¹³⁹ : il a effectivement sabordé son avenir de haut fonctionnaire au profit de la cause bretonne. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne fut pas opportuniste, ce dont témoigne Fred Moysse en évoquant « un patriote certain, mais d'un courage incertain. Un bon talent pour l'organisation ¹⁴⁰ d'un quotidien, très opportuniste mais incapable de dominer les gens ou les événements ¹⁴¹ ».

À ce stade, chacun aura compris la façon dont j'aborde les motivations que donne François Dosse au choix du biographe historien, qui s'évertuerait à démystifier, ou à rendre justice ¹⁴². Pour démystifier, il faudrait que des mythes aient été construits autour des quatre chefs : il me semble que ce n'est pas le cas. N'étant ni procureur ni avocat, je ne rendrai pas la justice, mais simplement, et tant que faire se peut, à chacun son dû. Le biographe peut trouver un prétexte pour resituer une époque, c'est le cas ici. Enfin, il peut arguer de nouvelles sources : c'est aussi le cas ici.

Nombre de délais d'interdiction de communicabilité arrivent à leur terme dans les archives publiques. Certes, des dérogations demeurent nécessaires pour certains documents liés à l'épuration, mais les fonds auxquels le chercheur accède maintenant, quelle qu'en soit la manière, s'avèrent riches et variés. En plus des archives départementales, toujours prolifiques, les papiers de la cour de sûreté de l'État, les « fonds de Moscou » récemment remis aux Archives nationales ainsi qu'aux archives militaires, offrent un lot appréciable de rapports de police établis dans l'entre-deux-guerres. L'ouverture exceptionnelle des archives du *SD* de Rennes, dans le fonds du ministère de l'Intérieur, m'a permis de préciser certains points litigieux liés à l'Occupation. Les archives de la Justice militaire se sont montrées utiles, mais parfois redondantes avec

133. FM, OM37 T80, Tapuscrit de la *Galerie bretonne*, p. 96.

134. GICQUEL Y., *Le Comité consultatif de Bretagne*, Rennes, Imp. Simon, 1960, p. 54. et FM, OM27 C2794, lettre d'Ange Péresse à Olier Mordrel, 4 mars 1969.

135. FM, OM19 C818, lettre de Yann Goulet à Olier Mordrel, 10 avril 1984.

136. FM, OM23 C1755, lettre de Yann Fouéré à Olier Mordrel, 4 juin 1950.

137. FM, OM32 C4558, lettre d'Olier Mordrel à Georges Pinault, 28 février 1976.

138. FM, OM29 C3321, lettre de Georges Abhervé à Olier Mordrel, 12 janvier 1971.

139. FOUÉRE Y., *La Patrie interdite*, op. cit., p. 106.

140. L'orthographe originelle des citations, fautes d'orthographe comprises, sera toujours respectée.

141. FM, OM24 C1990, lettre de Fred Moysse à Olier Mordrel, 17 juillet 1953.

142. DOSSE F., *Le Pari biographique, écrire une vie*, Paris, La Découverte, 2005, p. 107.

des dossiers conservés à Rennes, dans la série W. Dans divers fonds de militants versés au CRBC, j'ai trouvé nombre de documents relatifs au mouvement breton ainsi que d'abondantes correspondances. L'exploration des archives du ministère des Affaires étrangères m'a également permis de préciser les modalités d'exil de mes personnages. À l'étranger, la déclassification du dossier du prisonnier de guerre Mordrel, conservé à Kew, offre une vision inédite sur son parcours pendant la Seconde Guerre mondiale, de même que les archives de militants bretons conservées à la bibliothèque nationale du pays de Galles. Les archives allemandes ont été abordées presque essentiellement par le biais de la correspondance entre Friedrich Hielscher et ses amis bretons. D'autres sources, bien plus abondantes, ont été privilégiées.

Ces dernières années ont vu apparaître plusieurs fonds d'archives privées de militants bretons. Celles-ci constituent un corpus extrêmement varié, ne serait-ce qu'en ce qui concerne le « papier », terme qui désigne aussi bien le manuscrit, la lettre, la facture, l'affiche ou la carte d'invitation. Les objets, le mobilier aussi peuvent parler et mettre en évidence la personnalité des hommes, de tout un milieu : les archives de l'intime, tel le bureau de Mordrel, permettent une « traversée du siècle ¹⁴³ ». Mais si les papiers de Mordrel, comme ceux de Lainé ou Delaporte, ont partiellement souffert des destructions de la fin de la guerre et de l'exil, ceux de Fouéré ont été presque intégralement préservés. Inégaux en quantité, les fonds le sont parfois aussi en qualité : il n'y a que fort peu de choses dans les papiers de Lainé pour ce qui concerne l'avant-guerre. On peut enfin s'interroger sur ce que ces hommes, ou leurs familles, ont décidé de laisser à la postérité, les uns en bâtissant de véritables temples narcissiques de papier, les autres en tâchant d'en être, parfois, les gardiens. Entre la nécessité de cacher certaines choses et celle d'en donner aux historiens, les « enfants de » s'inscrivent dans une tension entre construction mémorielle et besoin d'historicité, qui est douloureuse, compliquée, mais qui se résoud parfois par l'acte courageux de laisser libre accès aux chercheurs.

L'ultime source, et non des moindres, par laquelle d'ailleurs tout a commencé, reste la presse. J'ai donc dépouillé toute celle qui, dans l'entre-deux-guerres et durant le second conflit mondial, releva d'un militantisme breton. Nombre de titres d'après-guerre ont également été dépouillés quand les chefs étaient susceptibles d'y avoir écrit, qu'ils pouvaient y être évoqués ; d'autres ont été simplement sondés lorsqu'il ne s'agissait que de repérer un hypothétique héritage. Quelques revues des mouvements non-conformistes parisiens ont également été sondées, *Plans*, *Esprit* et *L'Ordre Nouveau* essentiellement. Et c'est à l'exemple d'un de ces non-conformistes, Bertrand de Jouvenel, dont le voyage dans le siècle s'étend essentiellement de sa naissance en 1903 à la fin de la Seconde Guerre mondiale, que j'ai défini la fourchette chronologique dans laquelle s'inscrit mon plan.

Une première période, correspondant d'ailleurs à l'époque couverte par les mémoires inédits de Lainé et Delaporte, qui ne sont pas allés plus loin, s'étend de la naissance de Mordrel en 1901, à l'implosion du Parti autonomiste breton en 1931. Ces trente premières années sont celles de la formation et de l'entrée en scène de chacun des quatre ténors, tous enfants de la Grande Guerre. Mordrel tiendra seul le

143. POTIN Y., DOLTO-TOLITCH C., DJÉRIBI-VALENTIN M. et PIGNOT M., *Françoise Dolto. Archives de l'intime*, Paris, Gallimard, 2008.

devant de la scène jusqu'en 1927, où, au congrès de Rosporden, il est rejoint par deux jeunes recrues : Delaporte et Lainé, qui seront conjointement suivis, de leur enfance à leur engagement militant. Avec Mordrel, et d'autres, on les verra évoluer au sein du PAB. Le dernier arrivé, Fouéré, aura mis également 20 ans pour se convertir à la cause bretonne, sur un chemin qui lui est et restera propre.

1931 marque une rupture dans l'histoire du mouvement breton. La France entre progressivement dans la crise, les nouvelles générations proposent de nouvelles solutions. C'est le temps des « relèves », des non-conformistes, pendant lequel les quatre militants explorent diverses voies, entre la réflexion et l'action, entre la pédagogie et la violence. Elles se veulent strictement bretonnes, mais elles n'échappent guère aux influences extérieures. Ces années trente, qui s'inscrivent dans la continuité de la décennie précédente, constituent la période déterminante de l'histoire du mouvement breton, bien plus que la Seconde Guerre mondiale, qui ne vaut finalement que comme application de ce qui était jusque-là en préparation.

De fait, bien que personne n'accorde de crédit aux militants bretons, ils attendent l'heure H, le geste, le signe qui leur accordera enfin leur terre promise. Organisé à l'instar des Églises primitives, le PNB espère le royaume ; sa milice paramilitaire s'organise en ordre mystique. Tous s'attachent à rénover l'État, à encadrer la jeunesse et à essayer d'agir sur les consciences, mais en vain. Leur traversée du premier XX^e siècle s'achève par un long naufrage.